

France terre promise

propos recueillis par Thomas Nispola

À l'occasion de la parution de son livre
Une histoire de promesse –

La vie rêvée des Italiens de France,

et du dvd qui en est inspiré

(*La vie rêvée des Italiens du Gers*),

nous avons rencontré Yolande Magni

pour évoquer l'histoire singulière

d'une « colonie » italienne dans

le Sud-Ouest de la France.

Une page d'Histoire méconnue, entre promesses du gouvernement fasciste, espoirs déçus, et intégration inespérée.

Photos © Coll. privée Yolande Magni.

Votre livre, et le dvd qui s'en est inspiré, propose les souvenirs romancés d'une « colonie » italienne dans le Gers, à Blanquefort. Pouvez-vous nous expliquer en quoi consistait ce système de « colonie » ?

La formule n'est pas courante : c'est en 1924 que l'on voit arriver les familles bergamasques, appelées pour redonner vie à la campagne gersoise, non pas isolément, mais à cent quarante, pour fonder une colonie, une communauté censée conserver sa langue, ses traditions d'origine. Dans le Gers en effet, la guerre de 14-18 a emporté bon nombre des jeunes gens des campagnes qui devaient prendre la relève sur les terres agricoles. Les champs sont en friche, les maisons

s'écroulent et disparaissent sous les ronces.

C'est à l'initiative de l'Église et du gouvernement de Mussolini que le projet de fonder une colonie italienne en pays étranger voit le jour, projet mené pour éviter de perdre à la fois le corps et l'âme des nombreux candidats à l'exil. En ces temps mouvementés et difficiles pour l'Italie, une émigration massive se dessine mais ne valorise pas l'image du Fascisme, déjà bien installé. Voilà pourquoi on décide et programme une émigration collective, qui aurait pour enjeu de maintenir l'identité italienne des exilés, ainsi protégés du « matérialisme » sans foi ni loi qui inonde la France. Une colonie dirigée par un « bon catholique » issu des « bonnes familles » de



Devant la caserne, au début des années 1930, les enfants sont en rang, filles d'un côté, garçons de l'autre. Les salles du rez-de chaussée servaient alors, entre autre, de salles de classe. Leçons de couture pour les filles, d'agriculture pour les garçons, leçons d'italien pour tout le monde. Au premier plan, sur le pré, on aperçoit les planches d'arrêt pour le jeu de boules. Les drapeaux sont certainement italiens (avec la couronne de Savoie)



Les "maschile", jeunes gens du village toujours dans ces mêmes années 30.

Bergame n'aurait plus à craindre des risques qu'encourent les migrants fragilisés par la méconnaissance de la langue, la peur de la solitude.

Mais ceux qui vont être les acteurs de cet exil, des gens simples, des travailleurs, ne sont pas forcément très instruits de la chose politique, ils ne savent pas grand chose de ce qui se prépare. Beaucoup ne le sauront jamais d'ailleurs. Ce sont les recherches universitaires de Anna Lisa Cavalieri, Carmela Maltone et Aldo Butarelli qui ont mis tout cela au clair¹. J'ai pu écrire ce livre en croisant leurs informations avec les témoignages recueillis auprès des derniers survivants, avec mes pro-

vaste et libre, mérite des majuscules. Loin des systèmes et des arrangements mis au point en haut lieu, ils sont décidés à tenter l'aventure réunissent leurs outils, investissent leurs économies dans le projet de colonie et se mettent en route, le cœur plein de regrets et d'espoirs. On leur a promis que bientôt, ils pourront eux aussi avoir leurs terres, leurs maisons à eux. Ceux qui étaient tout enfants à l'époque, et que j'ai rencontrés, en parlent encore avec ferveur. La Banque de Bergame leur alloue les prêts nécessaires, le Vice-consul d'Auch veille sur eux, la commune de Blanquefort les attend avec à sa tête le Marquis de S., maire et propriétaire.

à une sorte de *regain* digne du roman de Jean Giono. Avec de nouvelles méthodes de labour, avec engrais et semences choisies, les métayers gardent espoir de voir leurs efforts aboutir. Les premières années du moins.

La colonie, bien que fermée sur elle-même, n'a rien d'un ghetto ou d'un territoire qui se serait marginalisé, elle affiche une grande visibilité. Les Français assistent aux représentations théâtrales, aux manifestations réjouissantes et cérémonieuses à la fois, les divertissements sont rares dans les campagnes.

Pour certains, « l'envahisseur » dérange, aiguise les jalousies, pour d'autres, les discours louant les mérites de l'État mussolinien est insupportable. Ce qui a pu donner lieu à des anecdotes retranscrites dans le livre et qui sont restées célèbres longtemps : je les ai moi aussi entendues quand j'étais petite, sans en comprendre le véritable sens bien sûr.

Parmi les colons, une direction qui dicte leur conduite est tout aussi insupportable. D'autant que leurs efforts acharnés tardent à porter leurs fruits. L'Europe traverse une grave crise monétaire. Et pour ne rien arranger, le montant du loyer dépasse tout ce qui peut avoir cours dans le Gers à ce moment-là. Certaines familles ont investi de fortes sommes, qui leur auraient permis de devenir propriétaires dès leur arrivée. Bien vite on ne pourra éviter la faillite. Bilan : des années de travail dont le bénéfice s'est envolé. Après la faillite, les Italiens qui étaient jusque là métayers du directeur de la colonie – car c'est lui qui gérait l'ensemble de l'affaire – deviennent, dès 1934, métayers directs du propriétaire et se remettent à l'ouvrage, avec la ferme décision cette fois de s'intégrer en silence dans la société française. Dans le cœur, des regrets, une sourde humiliation qui demeurera discrète.

Votre père Lino, quant à lui, ne vivra pas ce parcours : il est parti vers la France en 1943, une année pour le moins troublée. Quelles ont



Années 30 : le jeu de boules à la lyonnaise, un dimanche après la messe, avec en fond le manège à chevaux du temps où la caserne, avant la guerre de 14-18 était occupée par la cavalerie.

pres souvenirs d'enfance, car la trace de ces espoirs comme des déceptions est restée visible, audible.

Mais au départ, pour les paysans italiens, cette initiative apparaissait comme une aubaine.

Oui, parce que les Italiens de l'Isola² sont loin d'imaginer le paysage fantôme qui les attend, lorsqu'on leur parle de la France, qu'on leur propose d'y émigrer. Pour eux, qui vivent à l'étroit sur des métairies grandes comme des mouchoirs de poche, la terre promise,

Les garanties données semblent appréciables... Dans les faits, quel sera le résultat ?

Bien sûr, la réalité trahit durement le rêve. Maisons sans confort, envahies par les serpents et les hiboux, isolées, dispersées sur la commune... Mais passée la première amertume et parce qu'il est impossible de faire machine arrière, on s'installe, on se met au travail. La vaillance et la probité des Italiens a déjà fait ses preuves dans tous les cas d'immigration agricole ; très vite, le paysage reverdit, et l'on assiste

été les raisons de son départ ?

Ce fut dans son cas une affaire imprévue, sans projet et solitaire. Après la capitulation de l'armée italienne, en 1943, il est prisonnier des Allemands. Il s'évade avec son ami Paolo et tente, depuis Aix-en-Provence, de rejoindre Blanquefort. Il connaît déjà la colonie, pour y avoir passé le temps d'une permission. La plupart des Italiens qui vivent là sont originaires de son village, Calusco d'Adda. Pour Lino, l'émigration n'a pas été le terme d'un programme, ni une volonté d'échapper durablement à des difficultés de nature économique ou politique. Comme pour beaucoup d'autres, dans ces années troublées où le monde avance sans boussole, c'est le hasard qui règle la marche et les arrêts. Lino préfère considérer sa venue en France comme le résultat de circonstances aléatoires : il a fait cela, à un moment donné, parce qu'à ce moment-là, c'est ce qu'il fallait faire. Jamais il n'a prévu d'émigrer. Mais il est resté là.

Il n'a jamais été question de retour ?

Non. Après la guerre s'affirme de façon générale un désir de s'installer définitivement, y compris chez ceux qui, pendant des années, avaient pensé à un retour en Italie. La plupart des familles vont miser sur l'école. C'est ce qui constitue la deuxième partie du livre, et qui fait intervenir « la deuxième génération », celle des enfants qui ne connaissent pas l'histoire de leurs parents mais qui en ressentent la complexité. La perspective de pouvoir trouver une place dans la société française, de s'ouvrir aux autres, a été suivie avec conviction. Sans doute y avait-il une revanche à prendre. Mais, encore une fois, tout était compris sans paroles. Rien n'était vraiment expliqué, nommé.

C'est ce qui restait à faire, et que vous avez entrepris ?

Je ne suis pas historienne. J'ai donc pris le parti d'inventer une fiction, le parti d'interpréter à ma manière les



Années 60. La ribambelle des enfants Magni, où les deux petits derniers ne figurent pas encore. La caserne est devenue leur maison.

signes perçus. J'ai misé sur la sensibilité plus que sur une hypothétique neutralité objective. La fiction vient prendre appui sur la réalité des souvenirs, vient former un témoignage pour que la mémoire prenne corps et perdure. La mémoire des mots bergamasques, des gestes, des habitudes quotidiennes, des chansons, la mémoire d'une atmosphère qui malgré les années a gardé ses couleurs. C'est aussi la mémoire d'une époque, qu'Italiens ou pas peuvent reconnaître, tissée sur plusieurs générations. Autrement dit, une histoire collective qui, au fil des années et des pages, se resserre sur une histoire particulière à travers le point de vue d'un enfant qui tente de démêler souvenirs, paroles entendues, lues ou devinées. Les Italiens du Gers sont aujourd'hui acceptés par la grande majorité, et goûtent à une tranquillité due, en premier lieu, à la transparence, à l'invisibilité qu'ils se sont appliqués à rechercher. Paradoxalement, grâce à cet effort d'assimilation des parents, ce sont les enfants qui ont acquis le droit d'affirmer leur origine. Ce qui suppose que l'assimilation n'en a pas effacé toutes les traces. Mais il faut compter avec la pudeur d'écrire sur sa famille, avec la

pudeur, qui encombre lorsque l'on veut poser des questions à des gens qui n'ont pas l'habitude de se livrer. C'est là justement l'enjeu de « Une histoire de promesse », affirmer une origine, retracer le chemin parcouru.

¹ *Una colonia agricola bergamasca nel Sud-Ovest della Francia negli anni '20*, Annalisa Cavalleri, Università degli Studi di Milano, Milan, 1991 ; « Une petite Italie » à Blanquefort du Gers, Carmela Maltone et Aroldo Buttarelli, éditions MSHA, Bordeaux, 1993

² zone de plaine située à la confluence des fleuves Brembo et Adda.



- Le livre « Une histoire de promesse - La vie rêvée des Italiens de France » est disponible en librairie (Elytis, distribution Harmonia Mundi, 140 p., 16 €)



- Le dvd « La vie rêvée des Italiens du Gers » a été produit par Mécanos Productions avec le soutien de RADICI. Il sera disponible auprès de la rédaction à partir d'avril 2010.

Info au : 05 62 17 50 37. Prix 20 euro

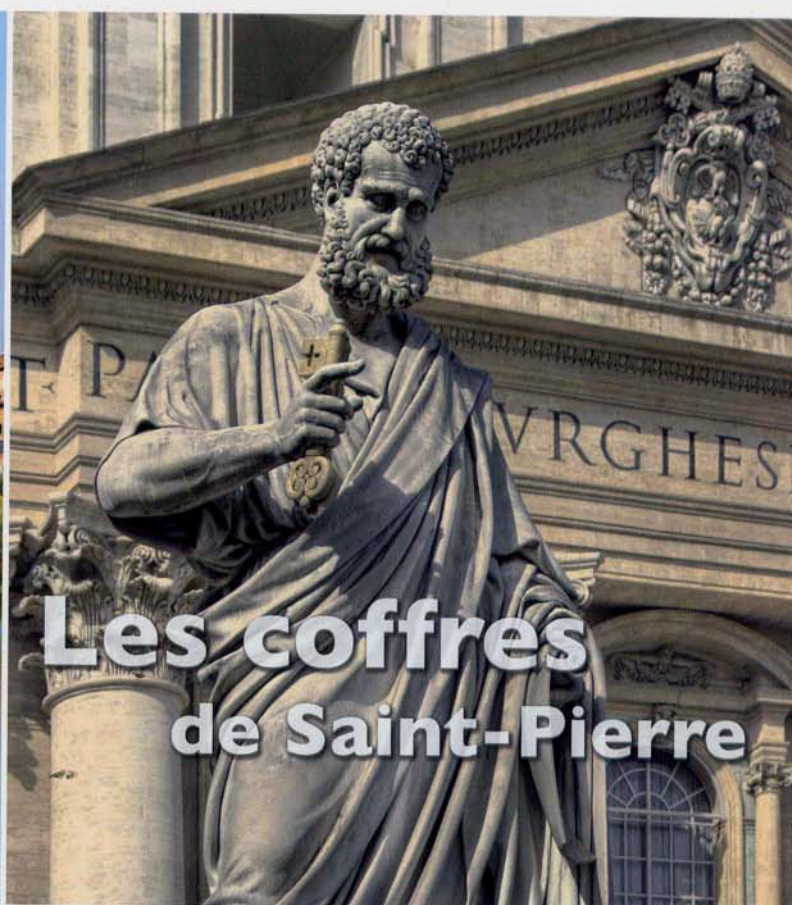
**Samedi 3 avril à 15h25
diffusion sur France 3 Sud**

racines **RADICI**

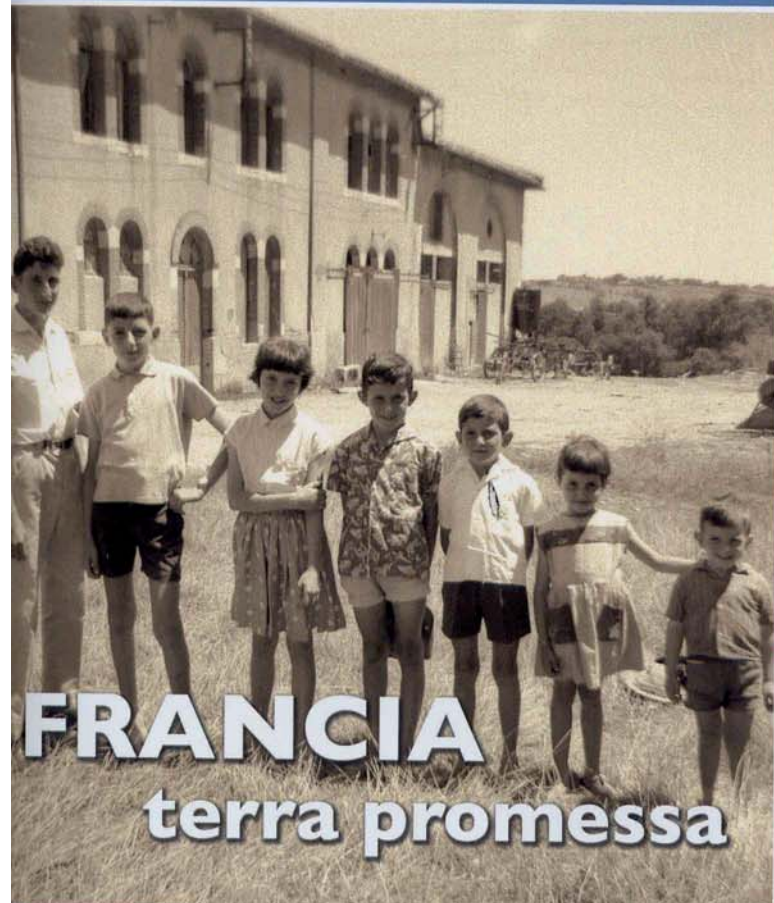
REVUE D'ACTUALITÉ, CULTURE ET LANGUE ITALIENNES



Mantova l'arte del piacere



Les coffres de Saint-Pierre



FRANCIA terra promessa



Enfants d'Italiens quelle(s) langue(s) parlez-vous ?